



LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

LE CINQUIÈME VOLUME DE

MISS PEREGRINE

ET LES ENFANTS PARTICULIERS

RANSOM RIGGS



LA CONFÉRENCE
DES OISEAUX



LA CONFÉRENCE DES OISEAUX

LE CINQUIÈME VOLUME DE

MISS PEREGRINE

ET LES ENFANTS PARTICULIERS

RANSOM RIGGS

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sidonie Van den Dries

bayard

Design : Anna Booth
Crédits photos :
Couverture : collection Billy Parrott.
Quatrième de couverture : collection John Van Noate et Ransom Riggs.
Cachet du ministère des Affaires particulières,
Pages 47, 48, 49, 143, 153, 156.
Couverture © 2018, Chad Michael Studio.

© 2020, Ransom Riggs.

Tous droits réservés.

Ouvrage publié originellement par Dutton Books, un département
de Penguin Random House LLC, New York, sous le titre : *The Conference of the Birds*,
The fifth novel of Miss Peregrine's Home for Peculiar Children.

Pour la traduction française

© 2020, Bayard Éditions,
18, rue Barbès, 92128 Montrouge
ISBN : 978-2-7470-8634-9
Dépôt légal : septembre 2020
Première édition

Cet ouvrage a été mis en pages par DV Arts Graphiques à La Rochelle.
Impression réalisée par ROTOLITO S.p.A. (Italie) en septembre 2020.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

«Vous, les habitants des villes, ou ceux qui vivez en paix,
vous ne savez pas toujours si vos amis seraient
prêts à traverser le feu pour vous. Dans les Plaines,
en revanche, nos amis ont souvent l'occasion
de prouver leur courage.»

William F. Cody, dit Buffalo Bill.

LA CONFÉRENCE
DES OISEAUX



CHAPITRE UN



Piégés dans les boyaux glauques d'un marché aux fruits de mer de Chinatown, tout au fond d'une impasse bordée de bacs à crabes, nous attendions la fin de l'alerte, tapis dans la flaque d'obscurité que la dévoreuse de lumière avait improvisée en guise de cachette, au milieu d'une foule d'inconnus. Les hommes de Léo, fous de rage, nous cherchaient en saccageant les étals, ainsi qu'en témoignaient les cris qui fusaient dans l'air et le fracas d'objets brisés.

– S'il vous plaît, sanglotait une vieille femme. Je n'ai vu personne...

Comprenant trop tard que cette allée était sans issue, nous avons trouvé refuge dans un caniveau, accroupis entre des aquariums de crustacés qui s'empilaient dangereusement jusqu'au plafond. Le cliquetis obsédant des griffes de crabes sur les parois de leur prison, mêlé au vacarme ambiant, me martelait le crâne tel un orchestre de machines à écrire, mais il avait l'avantage de couvrir nos halètements.

Peut-être cela suffirait-il à nous sauver, si Noor parvenait à maintenir assez longtemps l'obscurité artificielle qui nous dissimulait, et si nos poursuivants, de plus en plus proches, ne s'intéressaient pas de trop près à la tache noire aux bords mouvants qui nous servait de cachette. Elle formait un trou dans le décor, un manque suspect. Noor l'avait façonnée en déplaçant une main dans l'air autour de nous, recueillant la lumière sur le bout de ses doigts tel le glaçage scintillant d'un gâteau, et laissant dans son sillage une traînée sombre. Puis elle l'avait enfournée dans sa bouche. La lumière avait éclairé un bref instant ses joues et sa gorge avant qu'elle l'avale.

C'était elle qu'ils voulaient, mais ils m'auraient volontiers capturé aussi, ne serait-ce que pour me régler mon compte. À cette heure-ci, ils avaient dû trouver H mort dans son appartement, les orbites vides, après que son propre Creux lui avait dévoré les yeux. Plus tôt dans la journée, H et sa créature avaient aidé Noor à s'échapper de la boucle de Léo en blessant plusieurs de ses hommes au passage. Un détail que Léo Burnham, chef particulier du clan des cinq arrondissements, aurait pu leur pardonner, s'il n'avait vécu cela comme un affront personnel. Une jeune particulière «sauvage» dont il voulait s'assurer les services avait été enlevée dans sa propre maison, le centre névralgique d'un empire particulier qui couvrait tout l'est des États-Unis. S'il apprenait que j'avais participé à cette évasion, j'étais un homme mort.

Les hommes de Léo se rapprochaient ; leurs cris étaient de plus en plus sonores. À mes côtés, Noor s'appliquait à entretenir l'obscurité, redressant ses bords entre le pouce et l'index quand ils flanchaient, et remplissant le centre dès que le noir perdait de sa densité.

J'aurais aimé voir son visage, déchiffrer son expression. Je me demandais à quoi elle pensait, comment elle tenait le coup.

J'avais du mal à imaginer qu'une novice comme elle, tout juste débarquée dans notre monde, puisse endurer autant d'épreuves sans craquer. Ces derniers jours, elle avait été pourchassée par des gens normaux en hélicoptère, armés de fléchettes tranquillisantes, puis hypnotisée et kidnappée par une particulière qui voulait la vendre aux enchères. À peine libérée, elle avait été capturée par le gang de Léo Burnham. Après avoir passé plusieurs jours dans une cellule, au QG de Léo, elle avait été saupoudrée de poussière de sommeil et s'était réveillée dans l'appartement de H, qu'elle avait découvert mort sur le sol. Bouleversée, elle avait produit une ogive de lumière concentrée qui avait failli m'arracher la tête.

J'avais attendu qu'elle soit remise du choc pour lui confier une partie de ce que H m'avait dit avant de mourir. Une dernière chasseuse de Creux, prénommée V, était encore en vie. Je devais lui amener Noor pour la protéger. Les seuls indices pour la trouver étaient un morceau de carte déchiré enfermé dans le coffre-fort de son appartement et les instructions confuses d'Horatio, l'effroyable Sépulcreux de H.

Je n'avais pas encore révélé à Noor pourquoi ce dernier s'était donné tant de mal pour l'aider. Pourquoi il nous avait embarqués dans l'aventure, mes amis et moi, et l'avait arrachée aux griffes de Léo au péril de sa vie. Je ne lui avais pas parlé de la prophétie. L'occasion ne s'était pas présentée : on fuyait pour sauver notre peau depuis que les hommes de Léo avaient pris d'assaut l'appartement de H. Mais surtout, je craignais sa réaction.

«L'une des sept dont la venue a été annoncée... les libérateurs du monde des particuliers... l'aube d'un âge dangereux...» On aurait cru entendre les délires d'une secte d'illuminés. La découverte du monde des particuliers avait déjà mis la crédulité de Noor à rude épreuve – sans parler de sa santé mentale. J'avais peur de la faire fuir pour de bon si j'en rajoutais une couche. N'importe quelle personne normale aurait déguerpi depuis belle lurette.

Certes, Noor Pradesh était tout sauf normale. Elle était particulière, et elle ne manquait pas de cran.

Elle s'est penchée vers moi.

– Où va-t-on, après ? a-t-elle chuchoté. Tu as un plan ?

– On quitte New York, ai-je répondu.

– Comment ? a-t-elle demandé, après un bref silence.

– Je ne sais pas. En train ? En car ?

– Oh, a-t-elle lâché, déçue. Tu ne peux pas nous transporter ailleurs par magie ? Avec un de tes portails temporels ?

– Ça ne fonctionne pas comme ça. Enfin si, parfois, ai-je rectifié en pensant au Panloopticon. Mais il faudrait déjà qu'on en trouve un...

– Et tes amis ?

Sa question a fait chavirer mon cœur.

– Ils ne savent pas que je suis là.

«Et même s'ils le savaient...», ai-je ajouté en pensée.

J'ai senti ses épaules s'affaisser.

– Ne t'inquiète pas, ai-je dit. Je vais trouver une solution.

En temps normal, j'aurais sollicité mes amis, en effet. Ils auraient su quoi faire. Ils m'avaient toujours soutenu depuis que j'étais entré dans leur monde, et sans eux, je me sentais

perdu. Mais H m'avait recommandé de ne pas ramener Noor aux Ombrunes. Et surtout, je n'étais plus aussi sûr d'avoir des amis. Du moins, pas comme avant. L'opération commando de H, dont j'avais pris le relais, risquait de saboter les efforts des Ombrunes pour rétablir la paix entre les clans rivaux de particuliers. J'avais certainement entamé de façon irréparable la confiance que mes amis me témoignaient.

Nous étions donc seuls. Et mon plan était très simple, pour ne pas dire primaire. Courir vite. Bien réfléchir. Compter sur notre bonne étoile.

Et si on ne courait pas assez vite ? Et si la chance nous manquait ? Je ne pourrais peut-être jamais parler de la prophétie à Noor, et elle risquait de mourir avant de savoir pourquoi on la pourchassait.

Un fracas retentissant a éclaté tout près de nous et j'ai entendu les gars de Léo crier. Ils ne tarderaient pas à arriver à notre hauteur.

– Je dois te dire quelque chose, ai-je chuchoté.

– Ça ne peut pas attendre ?

Le moment n'aurait pas pu être plus mal choisi. Mais l'occasion ne se représenterait peut-être pas...

– Il faut que tu saches. Au cas où nous serions séparés, ou... s'il m'arrivait quelque chose.

– D'accord, a-t-elle soupiré. Je t'écoute.

– Je te préviens, ça va sûrement te sembler ridicule. Sache que j'ai eu la même réaction. Avant de mourir, H m'a parlé d'une prophétie...

Quelque part, tout près de nous, un homme a houspillé en cantonais les gars de Léo, qui lui ont répondu en criant, en

anglais. Nous avons entendu une forte claque, un cri, une menace étouffée. Noor et moi nous sommes raidis.

– La prophétie parle de toi, ai-je poursuivi, mes lèvres contre son oreille.

Noor s'est mise à trembler. Les bords de la tache d'obscurité ont vacillé.

– Dis-moi, a-t-elle soufflé.

– Allez voir au fond ! a crié l'homme de Léo.

Ses acolytes ont surgi dans l'allée.



Nos poursuivants se sont approchés en traînant un pauvre type par le col. Les faisceaux de leurs lampes de poche dansaient sur les murs et se reflétaient sur le verre des aquariums. Je n'ai pas osé lever la tête, de peur de me faire repérer. Tendus comme un arc, je me suis préparé mentalement à un combat inégal.

Les hommes se sont arrêtés au milieu de l'allée.

– Il n'y a que des aquariums ici, a grogné l'un d'eux.

– Qui était avec elle ? a demandé un second.

– Un garçon, je ne sais pas...

Une nouvelle gifle a claqué. Le captif a poussé un cri de douleur.

– Laisse-le, Bowers. Il ne sait rien.

Son acolyte a poussé brutalement le prisonnier, qui est tombé. Il s'est relevé aussitôt et a décampé sans demander son reste.

– On a perdu assez de temps, a grommelé le premier homme. La fille a dû filer depuis des lustres. Avec les monstres qui l'ont enlevée.

– Vous croyez qu'ils ont trouvé l'entrée de la boucle de Fung Wah ? a demandé un troisième.

– Possible, a dit le premier. On va aller voir ça avec Melnitz et Jacobs. Toi, Bowers, tu termines de ratisser la zone.

J'ai compté leurs voix : ils étaient quatre, peut-être cinq. Le nommé Bowers est passé tout près de nous, son holster à la hauteur de nos yeux. Je l'ai suivi du regard sans bouger la tête. C'était un type baraqué, vêtu d'un costume sombre.

– Léo va nous tuer si on ne la trouve pas, a-t-il marmonné.

– On lui ramène un Estre mort, a souligné le second. Ce n'est pas rien.

J'ai tressailli et tendu l'oreille. « Un Estre mort ? »

– Il était mort quand on l'a trouvé, a objecté Bowers.

– Léo n'a pas besoin de le savoir, s'est esclaffé le premier homme.

– J'aurais préféré le tuer moi-même..., a grommelé Bowers.

Arrivé au fond de l'impasse, il s'est retourné. La lumière de sa lampe torche s'est déversée sur nous ; elle a fait scintiller l'aquarium près de ma tête.

– Va cogner son cadavre, si ça te fait plaisir, a suggéré le troisième homme.

– Non, a grogné Bowers. C'est à la fille que je voudrais mettre une raclée. Et plus, si affinités...

Il s'est tourné vers les autres.

– Vous avez vu ça, comment elle aidait l'Estre ?

– C'est une sauvage, a dit le premier homme. Elle ne sait pas ce qu'elle fait.

– Une sauvage, exactement ! a souligné le deuxième. Je ne comprends pas qu'on perde notre temps à la chercher. Quel intérêt d'ajouter une autre particulière à notre clan ?

– Léo ne pardonne rien et n'oublie rien, a rappelé le premier.

J'ai senti Noor se tortiller près de moi. Je me suis appliqué à respirer profondément, calmement.

– Mettez-moi dans une pièce seul avec elle, a ricané Bowers. Je vous montrerai ce qu'elle a de spécial.

Il s'est arrêté devant notre cachette, puis a pivoté lentement sur lui-même. Le faisceau de sa lampe a éclairé les murs et le sol, traversé l'aquarium à notre gauche, puis s'est posé sur nous. Il s'est arrêté à quelques centimètres de mon nez, sans pénétrer l'obscurité.

J'ai retenu mon souffle. Bowers a grimacé, comme s'il essayait d'élucider un mystère.

– Bowers ! a appelé quelqu'un, au fond du couloir.

L'intéressé s'est retourné, mais il a laissé sa lampe braquée sur nous.

– Rejoins-nous dehors quand tu auras fini. Après Fung, on ratissera le quartier.

– Choisis-nous quelques crabes ! a ajouté son collègue. Si on rapporte le dîner, Léo sera peut-être plus conciliant.

Le faisceau de la lampe est revenu sur l'aquarium.

– Je ne comprends pas comment les gens peuvent bouffer ces araignées, a grommelé Bowers pour lui-même.

Les autres sont partis. Bowers, à un mètre cinquante de nous, a continué à faire des grimaces devant l'aquarium. Il a retiré sa veste et retroussé ses manches de chemise. Il ne nous restait plus qu'à prendre notre mal en patience.

Soudain, Noor m'a empoigné le bras. Elle tremblait violemment.

J'ai d'abord cru qu'elle craquait sous l'effet du stress, mais quand je l'ai entendue inspirer trois fois coup sur coup, j'ai compris qu'elle se retenait d'éternuer.

« S'il te plaît, pas ça ! », ai-je articulé en silence, même si je savais qu'elle ne pouvait pas me voir.

L'homme a plongé le bras avec précaution dans l'aquarium le plus proche et tenté de saisir un crabe dans sa main épaisse.

Noor s'est raidie. J'ai entendu ses dents grincer. Elle essayait toujours de retenir un étternement.

L'homme a sorti la main du réservoir en jurant. Il l'a agitée en l'air, un énorme crabe suspendu au bout d'un doigt.

C'est là que Noor s'est levée.

– Hé, toi ! Connard ! a-t-elle lancé.

Bowers a pivoté vers nous. Sans lui laisser le temps de prononcer un mot, Noor a étternué.

Dans une explosion retentissante, toute la lumière qu'elle avait absorbée s'est échappée de sa bouche, baignant le mur opposé, le sol et le visage de Bowers d'un vert éclatant, avant d'envelopper dans une sphère rougeoyante. Elle n'était pas assez intense pour le blesser – encore moins pour le brûler –, mais elle a suffi à le sidérer et à lui faire perdre ses moyens. Sa bouche a dessiné un O.

La petite tache d'obscurité qui nous enveloppait a disparu instantanément. L'homme a crié, et nous nous sommes pétrifiés, comme envoûtés. Moi, toujours accroupi. Noor debout à côté de moi, la main plaquée devant son nez et sa bouche. L'homme, la main levée, un crabe suspendu à un doigt. Puis je me suis levé

et le charme s'est rompu. L'homme nous a barré le passage et a empoigné son arme de sa main libre.

Je me suis jeté sur lui. Il a basculé en arrière et m'a entraîné dans sa chute. En luttant pour lui arracher son arme, j'ai reçu un coup de coude dans le front qui m'a presque assommé. Noor est arrivée par-derrière et a abattu une barre métallique sur son bras. L'homme a à peine tressailli. Il a plaqué les mains contre ma poitrine et m'a poussé violemment.

J'ai foncé vers Noor pour la protéger, mais dans l'intervalle, l'homme a tiré à deux reprises. La déflagration m'a rendu momentanément sourd. La première balle a ricoché sur le mur et la seconde a traversé un aquarium, qui s'est brisé en mille morceaux. Des crabes, de l'eau et des éclats de verre ont jailli de tous côtés, tandis que les aquariums du dessus culbutaient dans le vide. Le plus haut a littéralement explosé en percutant la colonne de réservoirs empilés de l'autre côté de l'allée ; les autres ont dégringolé sur Bowers. Ils devaient contenir une centaine de litres chacun et peser au moins une tonne réunis. En moins de trois secondes, l'homme s'est retrouvé KO et à moitié enseveli. L'instant d'après, tous les aquariums de l'allée s'écrasaient sur le sol avec fracas. Un raz-de-marée saumâtre a déferlé dans le couloir et nous a fait chavirer au milieu des crustacés.

Après avoir toussé et craché l'eau répugnante qui emplissait ma bouche, j'ai regardé Bowers. Son visage en lambeaux était baigné d'une lumière verdâtre. Des crabes allaient et venaient sur son corps inerte. Il était mort. Je me suis détourné à la hâte et j'ai pataugé dans les débris pour rejoindre Noor, emportée par les flots.

– Ça va ? lui ai-je demandé en l'aidant à se relever.

Elle a vérifié qu'elle n'était pas blessée.

– On dirait. Et toi ?

– Moi aussi. Viens, ne restons pas là ! Les autres risquent de revenir.

– Ouais, on a dû entendre le bruit jusque dans le New Jersey...

Elle m'a pris par le bras, et nous avons couru vers l'entrée de l'allée, où grésillait un néon en forme de crabe.

Au bout d'à peine trois mètres, nous avons entendu des pas marteler le sol, de plus en plus proches.

Nous nous sommes figés. Deux personnes, au moins, couraient vers nous. Le bruit avait alerté nos ennemis.

– Viens ! a dit Noor en me tirant par le bras.

– Non. Ils sont trop près.

Les hommes allaient arriver d'une seconde à l'autre. Le couloir devant nous était trop long, et jonché de verre brisé ; nous n'aurions jamais le temps de filer. Il fallait trouver une nouvelle cachette.

– Je veux me battre ! a-t-elle insisté en recueillant un reste de lumière entre ses doigts.

J'avais envie d'en découdre, moi aussi, mais j'étais sûr que c'était une mauvaise idée.

– Si on résiste, ils vont nous tirer dessus. Je ne peux pas prendre le risque que tu sois blessée. Je vais me rendre et leur dire que tu t'es enfuie.

Noor a secoué la tête avec véhémence.

– Pas question !

Même dans le noir, je voyais ses yeux lancer des éclairs. Elle a laissé se dissiper sa minuscule boule de lumière et ramassé deux longues échardes de verre par terre.

– On se bat ensemble ou pas du tout.

J’ai soupiré, contrarié.

– OK, on se bat.

Nous nous sommes accroupis en brandissant nos tessons de verre comme des couteaux. Nos poursuivants étaient si proches qu’on les entendait haleter.

Une fraction de seconde plus tard, une silhouette est apparue au fond du couloir. Sa carrure imposante, qui se découpait sur la lumière du néon, m’a rappelé quelqu’un, mais je ne l’ai pas reconnue immédiatement.

– Jacob ? a fait une voix familière. C’est toi ?

Un scintillement a éclairé son visage ; sa mâchoire carrée, ses yeux pleins de bonté. J’ai cru que je rêvais.

– Bronwyn ?

– C’est toi ! a-t-elle crié.

Un large sourire a illuminé ses traits et elle a couru vers moi en bondissant autour des tessons de verre. J’ai eu tout juste le temps de laisser tomber mon arme improvisée. Elle m’a serré dans ses bras à m’étouffer.

– C’est Noor ? a-t-elle demandé par-dessus mon épaule.

– Salut, a dit Noor, abasourdie.

– Vous avez réussi ! s’est écriée Bronwyn. Je suis tellement contente !

– Q-qu’est-ce que tu fais là ? ai-je bredouillé.

– On pourrait vous poser la même question ! a grommelé une autre voix.

Bronwyn m’a lâché et j’ai vu Hugh s’avancer vers nous.

– La vache ! Que s’est-il passé, ici ? s’est-il exclamé.

Par quel miracle mes amis nous avaient-ils retrouvés ?

– On s’en fiche, Hugh, a déclaré Bronwyn. Jacob est sain et sauf, c’est tout ce qui compte ! Et je te présente Noor.

– Salut ! a répété Noor, avant de prévenir : Quatre types veulent nous faire la peau. Ils vont débarquer d’une seconde à l’autre.

– J’en ai assommé deux, a signalé Bronwyn en levant les doigts.

– J’en ai mis un en fuite avec mes abeilles, a complété Hugh.

– D’autres vont venir, c’est sûr, ai-je prédit.

– Alors, ne traînons pas, a dit Bronwyn en ramassant une lourde barre de métal abandonnée par terre.



Nous avons rebroussé chemin tant bien que mal dans le labyrinthe du marché aux fruits de mer, mettant nos souvenirs en commun pour retrouver la sortie, indiquée seulement par des écriteaux en chinois. Les allées exiguës, encombrées de caisses et de tables séparées par de simples bâches, se ressemblaient toutes. Des enchevêtrements de fils électriques et d’ampoules nues se balançaient au-dessus de nos têtes. En revanche, la foule s’était clairsemée depuis l’irruption des hommes de Léo.

– Suivez-moi ! a crié Bronwyn par-dessus son épaule.

Nous nous sommes faufilés derrière elle sous une table couverte de poulpes vivants, puis dans une allée bordée de caisses de poissons disposés sur des lits de neige carbonique fumante. En bifurquant à gauche à un croisement, nous avons aperçu deux de nos poursuivants. L’un était étendu au sol. L’autre, accroupi à côté de lui, tentait de le ranimer en lui donnant de petites claques. Bronwyn n’a même pas ralenti. L’homme accroupi a levé les yeux

une fraction de seconde avant qu'elle lui balance un coup de pied dans la tête. Il s'est effondré à côté de son acolyte.

– Désolée ! a-t-elle lancé en s'éloignant.

Comme en réponse, des cris ont fusé au loin. Deux autres gorilles de Léo fonçaient vers nous. Nous avons pris un virage serré et monté quatre à quatre les marches d'un étroit escalier, puis poussé une porte et jailli à l'air libre comme des bolides. La lumière du jour nous a momentanément aveuglés. Nous étions sur un trottoir, à l'heure de pointe, à l'époque actuelle. Des voitures, des piétons et des vendeurs ambulants nous dépassaient de tous côtés.

Fuir discrètement n'est pas donné à tout le monde, surtout quand on essaie d'échapper à quelqu'un qui veut notre peau. Malgré nos efforts pour avoir l'air de simples joggeurs, le fait que deux d'entre nous soient trempés de la tête aux pieds et les deux autres affublés de vêtements du XIX^e siècle ne jouait pas en notre faveur. Les passants nous dévisageaient, chose étonnante à New York, où toutes sortes de gens bizarres arpentent les trottoirs.

Nous avons traversé en dehors des clous, ignoré les feux rouges et les panneaux « interdit aux piétons », et même marché sur la chaussée, au risque de nous faire écraser, en déclenchant une cacophonie de klaxons. Tout valait mieux que de nous faire capturer par les sbires de Léo et embarquer dans sa boucle. Ses hommes de main nous ont talonnés sans relâche dans les rues de Chinatown, puis dans celles d'un quartier touristique italien. Ils ont failli nous rattraper au milieu de la circulation, sur Houston Street. Ils étaient faciles à repérer avec leurs costumes vintage. Enfin, au moment où je me demandais combien de temps j'allais encore pouvoir courir, Noor a rattrapé Bronwyn et l'a entraînée dans une rue adjacente.

Hugh et moi nous sommes engouffrés derrière elles dans une minuscule épicerie.

Deux gorilles de Léo ont dépassé l'échoppe en courant, sans se douter de rien. Noor nous a poussés dans un étroit couloir et fait entrer dans la réserve, sous l'œil médusé d'un employé en pleine pause cigarette. Puis elle a poussé une porte métallique donnant sur une ruelle bordée de bennes à ordures.

Soulagés d'avoir semé nos poursuivants, nous nous sommes accordé une minute de répit. Bronwyn avait à peine transpiré, mais Noor, Hugh et moi étions hors d'haleine.

– Joli coup, a apprécié Bronwyn, impressionnée.

– Oui, a convenu Hugh. Bien joué !

– Merci, a dit Noor. Ce n'est pas mon premier rodéo.

– On est à l'abri, ici, a dit Hugh entre deux halètements.

Laissons-les ratisser le quartier avant de filer.

J'ai acquiescé.

– Où comptez-vous nous emmener ?

– Je me posais la même question, a signalé Noor, un sourcil levé.

– On retourne à l'Arpent, nous a confié Hugh. L'entrée de boucle la plus proche n'est pas très agréable, mais elle est tout près.

Je n'arrêtais pas de regarder mes amis. J'avais cru ne jamais les revoir. Ou alors, qu'ils se comporteraient comme des étrangers si cela devait arriver.

Hugh m'a arraché à mes pensées en me donnant un coup de poing dans le bras. J'ai protesté :

– Aïe ! C'était pour quoi, ça ?

– Pourquoi ne nous as-tu pas dit que tu te lançais dans une folle opération de sauvetage ?

Noor nous a regardés, bouche bée.

– J’ai essayé, ai-je protesté.

– Pas vraiment, non ! m’a contredit Bronwyn.

– Je l’ai lourdement insinué, ai-je insisté. Mais j’ai bien vu que personne ne voulait m’aider.

Hugh semblait se retenir de me frapper.

– Peut-être pas, mais on serait venus quand même !

– On ne t’aurait jamais laissé faire ça tout seul, a ajouté Bronwyn.

Pour la première fois depuis qu’on se connaissait, elle semblait en colère contre moi.

– On était morts d’inquiétude quand on s’est aperçus que tu avais disparu !

Elle a regardé Noor en secouant la tête.

– Ce fou était au lit, convalescent, hier encore. J’ai cru qu’il avait été kidnappé pendant la nuit !

– Pour être honnête, je n’étais pas sûr que mon départ vous bouleverserait, ai-je avoué.

– Jacob !

Bronwyn a écarquillé les yeux.

– Après tout ce qu’on a traversé ? C’est blessant.

Hugh a secoué la tête.

– Je t’avais dit que c’était un petit être sensible.

À mon intention, il a ajouté :

– Bon sang, Jacob, tu pourrais quand même faire confiance à tes vieux amis.

– Je suis désolé, ai-je murmuré.

– C’est vrai, quoi...

Noor s’est penchée vers moi et a chuchoté :

– Tu n’as pas d’amis, hein ?

– Je ne sais pas quoi répondre.

Soudain, mon cœur était si plein d’émotions que je ne trouvais plus mes mots. Comme s’il entrait en concurrence avec mon cerveau.

– Je suis vraiment content de vous voir, ai-je finalement articulé, la gorge serrée.

– Nous aussi, a dit Bronwyn.

Elle m’a attiré contre elle, et cette fois, Hugh nous a rejoints.

Un coup de feu nous a fait sursauter, et nous nous sommes séparés à la hâte. Deux hommes en costume ont surgi à l’extrémité de la ruelle et foncé vers nous.

– Suivez-moi ! a commandé Noor. On va les semer dans le métro.



J’ai descendu les marches de la station trois par trois, tandis que Hugh se laissait glisser sur la rampe métallique. Puis nous avons slalomé entre les voyageurs qui encombraient le hall d’entrée, heure de pointe oblige. Noor a enjambé un tourniquet.

– Faites comme moi !

Arrivé sur le quai, j’ai jeté un coup d’œil derrière moi. Les gars de Léo nous pourchassaient toujours. Noor s’est arrêtée. Elle a posé une main à terre, sauté sur les voies et nous a crié de la suivre. Elle a aussi parlé d’un « troisième rail », mais une annonce vocale a masqué sa voix.

– Vous allez vous faire tuer ! nous a avertis quelqu’un.

J’étais assez d’accord, mais pour l’instant, cela nous semblait préférable à l’autre éventualité.

En sautant par-dessus les rails, j'ai songé que Noor ne faisait pas cela pour la première fois. Elle avait l'air de connaître la ville comme sa poche, et de maîtriser à la perfection l'art de la fuite. Je me suis demandé ce qu'elle avait dû fuir, et pourquoi. Et j'ai espéré très fort, en voyant arriver un train, que j'aurais l'occasion de le lui demander.

Le métro était dangereusement proche quand Hugh et moi avons traversé la dernière voie ferrée. Bronwyn et Noor nous ont aidés à nous hisser sur le quai juste avant qu'il entre dans la station, telle une créature infernale, dans un grincement de freins à déchirer les tympans.

Un instant plus tard, le train a vomi ses milliers de passagers sur le quai. Quand nous avons enfin réussi à nous faufiler à bord, le wagon était presque vide. Nous nous sommes accroupis pour passer inaperçus, puis les portes se sont refermées.

– Mince, a dit Bronwyn. J'espère qu'on va dans la bonne direction...

Noor lui a demandé où on était censés aller. La réponse a paru l'étonner.

– Drôle de hasard... C'est la prochaine station.

C'était étonnant. De nous quatre, Noor était de loin la moins informée de ce qui se passait ; pourtant, son assurance tranquille faisait tout naturellement d'elle notre guide.

Une annonce a retenti et le métro a démarré.

– Comment m'avez-vous retrouvé ? ai-je demandé à mes amis.

– Emma a deviné ce que tu avais en tête. Tu avais tellement parlé d'elle que ça lui a paru évident.

Hugh a indiqué Noor d'un signe de tête. Puis il lui a tendu une main.

– Enchanté. Je m’appelle Hugh...

– Après ça, on n’a pas eu beaucoup de mal à te localiser, a complété Bronwyn. Tu te rappelles Addison ?

J’ai acquiescé.

– Les employés du Panloopticon nous ont révélé que tu étais à New York, et Addison a flairé ta trace jusqu’à ce marché, a expliqué Hugh. Mais il a refusé d’aller plus loin.

« Béné soit ce chien ! », ai-je pensé. Combien de fois avait-il risqué sa vie pour nous ?

– Ensuite, on s’est repérés aux cris, a dit Bronwyn.

– C’est Miss Peregrine qui vous envoie ?

– Non, m’a détrompé Hugh. Elle n’est pas au courant.

– Elle doit l’être, maintenant, a souligné Bronwyn. Elle finit toujours par tout savoir.

– On s’est dit qu’on attirerait moins l’attention en partant à deux.

– On a tiré à la courte paille, a ajouté Bronwyn. C’est Hugh et moi qui avons gagné.

Elle a lancé un regard oblique à notre ami.

– Tu crois que Miss P. nous en voudra ?

Hugh a hoché vigoureusement la tête.

– Elle va fulminer, c’est sûr ! Mais elle sera fière de nous. Enfin, si on arrive à ramener Jacob à la maison en un seul morceau.

– « À la maison » ? a répété Noor. Où est-ce ?

– Dans l’Arpent du Diable, a répondu Hugh. C’est une boucle, à Londres, à la fin du XIX^e siècle.

Noor a froncé les sourcils.

– Ça a l’air... cosy.

– C’est un peu rude, parfois, mais ça ne manque pas de charme. Et c’est mieux que de vivre éparpillés.

Noor a paru dubitative.

– C’est un endroit réservé aux gens comme vous ?

– Aux gens comme *nous*, ai-je rectifié.

Elle n’a pas réagi, ou s’est défendu de réagir, mais j’ai vu quelque chose scintiller dans son regard. Une idée qui commençait à prendre forme. « Nous ».

– Tu seras en sécurité là-bas, a dit Bronwyn. Il n’y aura pas d’hommes armés pour te pourchasser, pas d’hélicoptères…

J’ai failli approuver, puis je me suis rappelé la mise en garde de H au sujet des Ombrunes, et ce que Miss Peregrine m’avait dit lors de notre dernière conversation. Selon elle, certains sacrifices étaient nécessaires pour le bien commun. Aurait-elle été prête à sacrifier Noor ?

– Et les consignes que H nous a données ? a objecté Noor.

Elle avait baissé la voix, ne sachant pas si elle pouvait en parler devant Hugh et Bronwyn.

– Quelles consignes ? a voulu savoir Hugh.

– Avant de mourir, H m’a parlé de Noor et des gens qui la traquent. Il nous a conseillé de trouver une certaine V…

– V ? Ce n’est pas la tueuse de Creux que ton grand-père a formée ?

Bronwyn était dans la boucle des devins quand ces derniers avaient mentionné V pour la première fois. Je n’étais pas surpris qu’elle s’en souvienne.

– Si, c’est elle. Et H – enfin, son Creux – nous a montré une carte et donné des instructions pour la trouver.

– Son *Creux* ? s’est étranglée Bronwyn.

J’ai sorti le fragment de carte de ma poche et je le leur ai montré.

– Ce n’était plus vraiment un *Sépulcreux*. Il était en train de se transformer en... autre chose.

– Tu veux dire en *Estre* ? a clarifié Hugh.

Noor m’a lancé un regard perplexe.

– Tu ne m’as pas dit que les *Estres* étaient nos ennemis ?

– Exact, ai-je confirmé. Mais H était ami avec celui-là...

– Ça devient de plus en plus surréaliste, a-t-elle soupiré.

– Je sais. Et je pense qu’on devrait accompagner Hugh et Bronwyn à l’*Arpent du Diable*. On a besoin d’aide, et tous les particuliers que je connais et en qui j’ai confiance s’y trouvent.

Je n’étais pas sûr de les convaincre de m’aider après ce que je leur avais fait subir, mais je devais essayer. J’avais besoin de mes amis. Et tant pis pour l’avertissement de H.

Si Miss Peregrine était vraiment capable de renvoyer Noor entre les mains de ses ravisseurs pour des raisons politiques, ce n’était pas la Miss Peregrine que je pensais connaître. Et si je ne pouvais pas protéger Noor dans une boucle pleine d’amis, comment pourrais-je l’aider dans l’Amérique des particuliers ?

– Notre ami Millard est expert en cartographie, a signalé Bronwyn pour tenter de la convaincre.

– Et Horace est un prophète, ai-je ajouté. À mi-temps, au moins.

Noor a reporté son attention sur moi.

– Ah ouais ? Et, au fait, tu ne voulais pas me parler d’un truc, tout à l’heure ?

Elle faisait allusion à la prophétie. Comme le danger était momentanément écarté, j'ai décidé d'attendre un moment plus propice.

– Il n'y a pas d'urgence, ai-je éludé.

Hugh et Bronwyn m'ont regardé avec curiosité.

– Si tu le dis, a répondu Noor, mais elle semblait impatiente.



Nous sommes sortis du métro. En arrivant dans la rue, Noor a pris un moment pour aider Bronwyn à s'orienter.

– On n'est plus très loin, a promis cette dernière, avant de traverser la rue en diagonale, dans un concert de klaxons.

Nous avons coupé à travers un terrain de basket-ball en plein match, puis arpenté un jardin public désolé, au pied de deux vieilles tours HLM. Plus on avançait, plus l'environnement était sinistre, rouillé, cassé, jusqu'à ce qu'on arrive dans l'ombre d'un imposant bâtiment de brique bordé d'échafaudages et entouré d'un grillage couvert d'une bâche. Bronwyn l'a soulevée, révélant un trou dans la clôture.

Bronwyn et Hugh s'y sont engouffrés en nous faisant signe de les suivre. Noor et moi avons échangé un regard hésitant.

Hugh a ressorti la tête.

– Vous venez ?

Noor a fermé les yeux une seconde – se demandant sans doute pour la énième fois ce qu'elle fabriquait là –, puis elle a franchi le grillage. Elle ne m'avait pas cru quand je lui avais affirmé que j'avais souvent vécu le même dilemme. Une voix en moi me criait : « Qu'est-ce que tu fous ? » tous les jours, ou presque, depuis que

j'étais allé au pays de Galles, courir après des fantômes découverts sur de vieilles photos. J'avais appris à la mettre en sourdine, mais elle était toujours présente.

Le monde de l'autre côté du grillage était différent. Plus triste, plus sombre encore. Comme si nous avions soulevé le linceul d'un cadavre. Debout dans les herbes folles, j'ai contemplé un instant le bâtiment à l'abandon. Il était haut de dix étages et large comme un pâté de maisons, avec des murs en briques crasseuses veinées de lierre desséché et des fenêtres à petits carreaux brisées. Un vaste escalier menait à une porte encadrée de volutes de fer forgé. Au-dessus, les mots HÔPITAL PSYCHIATRIQUE étaient sculptés dans une lourde plaque de marbre.

– Ça tombe bien, a commenté Noor à voix basse. Je perds la boule.

Je m'attendais à cette réaction.

– Tu n'es pas folle, l'ai-je détrompée. Je sais que ça peut donner cette impression, mais je te promets que ce n'est pas vrai.

Bronwyn et Hugh, qui avaient cinq bons mètres d'avance sur nous, nous ont fait signe d'accélérer. Noor a continué sans me regarder :

– On m'a droguée. J'ai mangé des champignons vénéneux. Je suis dans les vapes. Ou alors, je rêve...

Elle s'est pris le visage dans les mains.

– C'est tellement dingue, tout ça...

– Je ne peux pas te prouver que tu ne rêves pas, ai-je regretté. Mais je sais ce que tu traverses.

Bronwyn est revenue vers nous pour nous presser :

– Allez, allez !

La clôture a cliqueté derrière nous et un juron a fusé.

– Je sais qu’il y a un moyen d’entrer, a fait une voix.

Un grognement lui a répondu. C’était deux gars de Léo, qui nous avaient suivis jusqu’ici.

Nous avons détalé dans les herbes hautes derrière Bronwyn et Hugh, dépassé des pancartes « PROPRIÉTÉ CONDAMNÉE » et « ENTRÉE INTERDITE », et monté les marches menant à une porte barrée par des planches. L’ouverture, hérissée d’échardes de bois et de clous tordus, ressemblait à une mâchoire béante. J’ai réprimé un frisson avant de me faufiler dans ce boyau sinistre. Une fois de plus, on s’aventurait dans un caveau dont on risquait de ne jamais ressortir.



L’intérieur du bâtiment était plongé dans les ténèbres, et tellement encombré de gravats qu’on ne pouvait courir sans risquer de s’empaler sur un obstacle pointu, ou de tomber dans un trou. Nous avons emboîté le pas à Hugh et Bronwyn, qui connaissaient bien les lieux, en longeant les murs comme des crabes, les bras tendus devant nous.

À en juger par les bruits venus de l’extérieur, les gars de Léo avaient franchi la clôture et montaient les marches. Bronwyn avait poussé un vieux frigo – qui semblait avoir été placé là exprès – devant le trou par lequel nous étions entrés, mais ça ne les ralentirait pas longtemps.

Arrivés dans une grande pièce éclairée par des fenêtres sales, à moitié condamnées, nous avons contourné des fauteuils

roulants moisis et des carcasses cauchemardesques d'équipement médical rouillé, en pataugeant jusqu'aux chevilles dans une nappe d'eau fétide.

Noor fredonnait tranquillement. Elle s'est tue quand je l'ai regardée.

– C'est les nerfs, s'est-elle justifiée.

J'ai sauté par-dessus un trou dans le sol et j'ai tendu une main pour l'aider à faire de même.

– Tu es stressée ? Pourquoi ? lui ai-je demandé, pince-sans-rire.

Elle a pris ma main et enjambé l'obstacle sans sourire.

– S'il vous plaît, dites-moi qu'il y a une sortie quelque part.

– Mieux que ça, a répondu Hugh par-dessus son épaule. Une porte de Panloopticon.

Avant que Noor ait pu répondre, un son aussi étrange que soudain – un accord aigre et discordant, tout sauf musical – m'a fait sursauter, et m'a donné la chair de poule. Nous avons découvert son origine derrière une pile de matelas jaunes détremvés. Un piano droit éviscéré barrait la seule issue de la pièce, qui donnait sur un couloir bordé de portes. Les cordes de l'instrument, arrachées à une extrémité et fixées par des pointes autour de l'entrée, formaient une espèce de chevelure métallique hérissée. Pour sortir de la pièce, il fallait grimper sur le piano et se faufiler dans l'enchevêtrement. À en croire l'horrible accord qui avait déchiré l'air un instant plus tôt, quelqu'un venait de quitter cette pièce... ou d'y entrer, et se trouvait avec nous.

Soudain, une silhouette s'est dressée derrière une couveuse renversée, non loin de là.

– Ah. C'est vous !

Son visage était couvert d'une épaisse fourrure. Il nous a adressé un petit sourire en coin.

C'était Dogface.

– Vous revoilà déjà ? a-t-il lancé à Bronwyn et Hugh.

– Oui, et on est pressés, a signalé Bronwyn.

Dogface s'est adossé contre le piano.

– Ça vous coûtera deux cents dollars pour ressortir...

– Tu nous as vendu un aller-retour ! a protesté Hugh avec colère.

– Vous avez mal entendu. Vous aviez l'air un peu distraits quand je vous ai donné les prix, tout à l'heure...

Un cri a fusé au loin, suivi par un raclement métallique. Nos poursuivants déplaçaient le réfrigérateur.

Dogface a incliné la tête.

– C'est quoi, ça ? Vous ne vous êtes pas mis dans le pétrin, rassurez-moi...

– Si, ai-je confirmé, agacé. On est poursuivis.

– Ah flûte ! a-t-il lâché en claquant la langue. Ça va vous coûter un peu plus cher. Je vais devoir leur mentir, vous couvrir... Ce sont les larbins de Léo Burnham ? Ils ont l'air furieux.

– Très bien. Dis-nous ton prix, a tranché Bronwyn.

La tentation était grande de l'écarter de notre chemin d'un coup de poing. La seule chose qui nous retenait de le frapper, c'était la perspective des ennuis qu'il pouvait nous causer.

– Cinq cents, a-t-il décrété.

Un long raclement s'est fait entendre. Nos ennemis progressaient.

Hugh a fouillé dans sa poche.

- Je n’ai que quatre cents, a-t-il affirmé.
 - Dommage, a répliqué Dogface en faisant mine de s’éloigner.
 - On te paiera demain, a tenté Bronwyn.
- Dogface s’est retourné.
- Demain, ce sera sept cents.

Un fracas énorme a retenti. Nos ennemis avaient franchi l’obstacle.

- OK, c’est bon ! a concédé Hugh.

Une abeille énervée s’est échappée de ses lèvres.

- Ne vous avisez pas d’oublier, nous a prévenus Dogface. Je détesterais devoir montrer votre petite porte secrète à nos amis.

Hugh et Bronwyn lui ont remis tout l’argent qu’ils avaient. Dogface a compté la somme avec une lenteur exaspérante, avant de glisser les billets dans sa poche. Puis il a grimpé sur le piano, actionné un levier à l’intérieur, et s’est glissé entre les cordes sans faire aucun bruit. Nous l’avons imité. Quand nous sommes arrivés de l’autre côté, il a remis le levier en place.

Le piano, ai-je compris, était une alarme.

Dogface nous a invités à le suivre dans le couloir, qui semblait s’étirer à l’infini. Nous avons couru derrière lui. Depuis qu’il nous avait rackettés, notre guide était beaucoup plus vif.

Un petit groupe est sorti par une porte et nous a emboîté le pas. C’étaient des gens très étranges, même pour des particuliers. En les voyant, Noor a étouffé un cri de surprise. Une femme sans jambes – ou aux jambes invisibles – flottait derrière nous, comme posée sur un coussin d’air. Les pans de son long manteau flottaient dans le vide.

- Ne crains rien, ma chérie, on ne te fera aucun mal, lui a-t-elle dit d’une voix douce et mélodieuse. On est tes amis.

– *Amis*, je ne sais pas, a reniflé une fille affublée d’un museau et de défenses de phacochère. Mais si tu payes bien, on ne sera pas ennemis.

Une seconde femme-tronc la suivait, mais celle-ci semblait incapable de flotter. Elle se déplaçait sur les mains en faisant de grands bonds en avant. Avec la souplesse d’un chat, elle s’est jetée dans les bras de la fille phacochère, et j’ai pu la contempler à mon aise. Il lui manquait non seulement les jambes, mais aussi les hanches, la taille et la moitié du torse. Son buste et son chemisier de satin noir étaient coupés net au niveau du nombril.

– Hattie-la-Demie, s’est-elle présentée en nous adressant un petit salut. Qui d’entre vous est le célèbre sauvage ?

– Ne l’appelle pas comme ça. C’est blessant, a grommelé un adolescent en effleurant l’énorme furoncle qui palpitait dans son cou.

Noor a crispé la mâchoire. Elle semblait faire appel à toute sa volonté pour mettre un pied devant l’autre.

– Ces petits curieux sont des Intouchables, nous a confié Dogface, qui marchait à reculons, tel un guide touristique. Aucun autre clan n’a voulu d’eux.

– Trop particuliers pour se faire passer pour des gens normaux, a précisé Hattie.

– Nous sommes les plus épouvantables, les plus innommables, les plus répugnants de tous les particuliers ! a énoncé fièrement le garçon au furoncle.

– Je ne vous trouve pas répugnants, a affirmé Bronwyn.

– Attention à ce que tu dis ! a grogné la fille phacochère en découvrant les dents.

Dogface a exécuté une pirouette et s'est faufile par une porte ouverte.

– Et voici notre domaine. La porte d'entrée, du moins...

Nous l'avons suivi dans la salle. Noor s'est figée en découvrant une table d'opération et une douzaine de petites portes de congélateur disposées dans le mur du fond, tels les alvéoles d'une ruche. Nous étions dans la morgue de l'hôpital.

– Ne t'inquiète pas, lui a dit Bronwyn d'une voix douce. C'est sans danger...

– Ah non ! a-t-elle refusé en reculant. Pas question de me cacher là-dedans !

– Il ne s'agit pas de se cacher, mais de voyager, a rectifié Hugh.

– Elle a la frousse ! s'est moquée la fille phacochère.

Un concert de gloussements a accompagné Noor lorsqu'elle est ressortie de la salle en courant. Elle a traversé le couloir et s'est engouffrée dans la seule pièce dont la porte était ouverte.

J'ai intercepté Bronwyn et Hugh, qui voulaient s'élancer derrière elle.

– Laissez-moi lui parler.

Convaincre quelqu'un – même un particulier – de s'introduire dans un congélateur n'était pas joué d'avance. J'avoue que l'idée ne me mettait pas à l'aise, moi non plus.

J'ai rejoint Noor dans la pièce voisine, meublée d'un berceau en métal. Un rayon de soleil filtrait par une fenêtre grillagée. Les valises et les chaussures d'anciens pensionnaires de l'établissement, probablement décédés, étaient entassées dans les coins.

Noor, agitée, s'est tournée d'un côté, puis de l'autre.

– J’aurais juré avoir vu une porte quand on est passés devant cette pièce, tout à l’heure...

– Il n’y a pas d’autre sortie, ai-je constaté.

Puis j’ai compris ce qui avait attiré son attention.

– Tu veux dire ça ?

Elle a suivi mon regard, et j’ai cru qu’elle allait pleurer en découvrant de quoi il s’agissait. Une fresque ornait le mur. Une fausse porte en trompe-l’œil.

Au même instant, les cordes du piano ont vibré une fois, puis deux, puis trois. Les hommes de Léo arrivaient.

– On a le choix, ai-je murmuré. On peut...

Noor ne m’écoutait pas. Elle était concentrée sur les rayons de soleil qui entraient par la fenêtre. J’ai insisté :

– On peut rester ici et attendre qu’ils nous tombent dessus, ou alors...

Elle a griffé l’air des mains, mais n’y a laissé que de vagues traînées d’obscurité, qui s’estompèrent aussitôt. Je connaissais ce phénomène. Les dons de certains particuliers fonctionnent comme des muscles ; ils se fatiguent et résistent mal à un stress intense.

Noor s’est tournée vers moi.

– Ou alors, je peux te faire confiance, a-t-elle achevé.

– C’est ça, ai-je confirmé, plein d’espoir. À moi et à une bande de dingues.

Les hommes de Léo ont déboulé dans le couloir à grand fracas, fouillant les pièces ouvertes, cognant avec fureur contre les portes fermées.

– C’est absurde !

Noor a secoué la tête.

– Je ne devrais pas te faire confiance, a-t-elle murmuré.
Et pourtant, si.

Elle s'était déjà résignée à croire tellement de choses invraisemblables. Elle n'était plus à un détail près.

Bronwyn et Hugh nous attendaient à la porte, paniqués.

– Prêts ? a demandé Hugh.

– J'espère pour vous, a dit Dogface. Si on est obligés d'en assommer un à cause de vous, ça risque de vous coûter cher.

– Si Miss Poubelle doit effacer leur mémoire, c'est deux mille direct, a signalé le garçon au furoncle.

Je n'ai pas regardé derrière moi, mais j'ai deviné aux exclamations de nos poursuivants qu'ils nous avaient vus traverser le couloir. Les Intouchables s'étaient volatilisés. Ils ne voulaient probablement pas avoir de démêlés avec les hommes de Léo.

Dans la morgue, un des congélateurs situés au ras du sol était ouvert. Hugh nous a fait signe d'approcher, avant de s'y introduire.

Nous avons couru vers le tiroir. Il s'ouvrait sur un étroit tunnel, dont on ne voyait pas la fin. La voix de Hugh résonnait dans le fond, de plus en plus lointaine : « Whooooaaaaaaaaa ! »

J'ai invité Noor à passer la première.

– C'est stupide, je suis stupide, a-t-elle chantoné pour se donner du courage.

Puis elle a pris une profonde inspiration et plongé dans l'orifice, la tête la première.

Elle a glissé un peu avant de s'immobiliser. Je lui ai poussé les pieds, et le tunnel l'a engloutie.

J'ai insisté pour que Bronwyn me précède, puis mon tour est venu. Étonnamment, alors que j'avais réussi à convaincre Noor

de s'aventurer dans l'inconnu, j'ai eu un mal fou à me décider. Il m'a fallu quelques secondes pour dompter mon instinct. « Non, non, non, tu vas être dévoré par des zombies ! », me criait mon cerveau, alors que je savais d'expérience que les tunnels sombres et angoissants font d'excellentes entrées de boucle.

Les imprécations des hommes de Léo ont achevé de me convaincre. L'instant d'après, je me contorsionnais pour entrer dans le tunnel.

Une main m'a saisi le pied, mais je me suis débattu et j'ai réussi à me dégager. J'ai entendu qu'on se bagarrait derrière moi, puis un bruit sourd a retenti, suivi d'un cri de douleur. J'ai jeté un dernier coup d'œil dans la salle et vu un des gars de Léo s'affaler. La fille phacochère se tenait à ses côtés, un morceau de bois à la main.

Devant moi, Noor avançait sur les coudes en grognant. Je me suis propulsé vers l'avant et, au bout de quelques mètres, j'ai commencé à glisser sans effort. Le tunnel s'inclinait légèrement vers le bas. Je me suis imaginé un instant dans la peau d'un bébé expulsé du ventre de sa mère, sauf que le processus était plus rapide, et le chemin à parcourir, beaucoup plus long. Puis j'ai entendu Noor crier et j'ai été aspiré à mon tour. Une force plus puissante encore que la gravité s'était emparée de moi. J'ai senti l'accélération jusque dans mon sang, tandis qu'un soudain changement de pression me comprimait les tempes.

Nous étions passés de l'autre côté.